

EXTRAITS

Chrysalide

Le portrait fantôme



Ce soir là je me levai une fois de plus. C'était à croire qu'Alina ou notre relation amoureuse constituait un appui et un élan vers mon invisible miroir qui m'apparaissait dans l'art. Je m'installai donc comme chaque fois à ma table... hésitant avant de tracer un trait. Et puis je vis d'abord sa bouche, entrouverte, m'appelant avant même l'avoir créée [...]

Elle glissait différemment, cette vague qui était main et moi-même à la fois ; elle flottait comme si je me fus retrouvé dans un espace virtuel. Naissait alors en moi une sensation de légèreté, je venais réellement d'entrer dans la quatrième dimension où la notion de temps rime avec *relativité*. Je plongeais dans l'état second de l'artiste, s'en suivait une élévation spirituelle de mon être. Cette insoutenable légèreté m'offrait la liberté dont j'avais besoin pour réussir. Toutes les contraintes, tous les murs s'écroulaient, atteindre l'absolu était un verbe que je pouvais conjuguer au présent. Oui j'étais quelqu'un d'autre, j'étais *plus* ; en ligne directe avec une masse d'énergie inconcevable, un être supérieur qui était chaque élément naturel, chaque sentiment, chaque voix en même temps. Il ou elle était tout et ne formait qu'UN, moi y compris car il était aussi moi-même. Il était le bien et le mal au même instant sans

que toutefois ces derniers soient en opposition, il représentait la vérité même. Je crois que c'était Abraxas. Je partis si loin qu'une seconde, me paraissant une éternité, je touchai la pureté...

La cage d'escalier presque noire était la machine à voyager vers un temps où la méditation est reine. Un temps court dont le bleu teinte les environs de son éphémère ; comme un mini espace rimant avec lisière. La nuit n'était encore qu'un nouveau-né et moi je me laissais bercer sur ses flots d'innocence. Je promenais mon être sous une lune ascendante de plus en plus prononcée ; elle était l'astre de mon inspiration, blanche et électrique. Et le chien-loup était la chrysalide avant la vie de la beauté nocturne, où tout le monde dort et où je reste éveillé.

Quel plaisir était-ce de se sentir seul de plein gré. La nuit s'était maintenant déposée, offrant avec la brise une odeur plus intense de feuillage et de liberté. Je pris une cigarette que je fis crépiter de lumière ardente et brûlante dans la chaleur de l'après-soir. Je vis se dessiner les formes de la nature expirant leur présence, soufflant au vent leur importance. Ce vent câlin, ces arbres et ce noir m'attiraient autant que la mer.

Jérémy sortit brusquement de son rêve qui lui laissa un goût âcre et pâteux sur la langue. Il se leva et se dirigea vers la cuisine. Là, il sortit une bouteille du réfrigérateur, se servit un verre d'eau et se rafraîchit la gorge. Dehors la nuit était profonde, lui était vide au dedans. Il grilla une cigarette comme une momie somnambule en plein noir, après quoi il retourna se coucher. Il observa un moment Alina, sa muse, et s'endormit.

Sous les voûtes d'une nef se présentait un sol dallé, sombre, bordeaux et noir. Il était abîmé, il ne manquait cependant pas de vertu résultant de son passé. Les colonnes étaient immenses, imposant leur domination et leur soutien. Furent-elles de grandes tiges avec leurs pétales ornés de sculptures, ou de simples monuments de pierre, cela importait peu. Ce qui importait c'était la valeur qui s'en dégageait ; la vérité des pierres, leur souffle, leur parfum, oui, ce parfum de poussière diffusé sur les murs et voyageant dans l'espace de la nef jusqu'à caresser notre organe nasal, y laissant l'odeur irritante, et pourtant si pure, du bois fatigué et de la pierre froissée.

Paris... Cette ville se déchire dans un courant pressé où les sentiments dérivent. Retour au quotidien, aux contraintes. Métro, boulot, dodo. Ce matin en allant au travail, je donne une pièce de 1 franc au gars assis en bas, par terre, celui dont tout le monde se fiche, celui que personne ne veut regarder, de peur de lui ressembler. Sur la ligne 4, je lis un roman de poche au son monotone et vibratoire de la rame qui prend ses virages «houhouhouhou...» Tout le monde tire la tronche et le loup hurle dans le souterrain, comme un train fantôme...

Quand j'observe les gens, je ne vois que des visages vides, des esprits qui se soucient de leur compte en banque, de leur loyer, leur assurance auto, leur note de téléphone... Tous ces gens qui regardent le journal de 20h par habitude, pour s'informer... S'informer d'un massacre au Rwanda sur lequel ils expriment une moue de dégoût, et qu'ils oublieront au prochain reportage. Ces gens qui aiment *s'instruire* en lisant Le Monde pour ingurgiter puis recracher des statistiques sur le chômage, des données impalpables, des chiffres impossibles qui font bien si ils sont retranscrits lors d'une conversation. Tous ces fonctionnaires de la vie qui se sentent bien au sein de leur médiocrité, qui

confondent savoir et connaissance, et oublient de se servir de leur mémoire pour bâtir une vie plus saine.

Arrivé au taf, je reprends vite un café ; le dragon n'attend pas, il ne faut pas tarder : «le boulot c'était pour hier.» Produire, produire, toujours et encore produire, de plus en plus vite...

En vérité, au fil des jours, dans ce train-train, j'avais le sentiment de me dessécher. La passion était pourtant encore là, l'énergie aussi. Mais ce cadre rigide m'emprisonnait et me confrontait au mot lassitude.

En rentrant le soir, je me mettais à écrire sur les hommes, et leur société. Souffler me faisait du bien, je m'évadais un peu avec mon art, avec ma main. Je partageais ma création avec Alina, qu'elle soit littéraire ou plastique. Elle était ma critique, un juge aussi direct qu'une flèche d'argent, mon lien avec le *possible*.

Flash! Je vois des fleurs, un champ de fleurs, je vois le chanvre brûler. Réaction, cette fumée dans ma tête est un appel à la compassion. Les sons aiguisés se noient dans le flou des flammes, mes yeux s'éblouissent devant leurs incantations. Vert cannabis et rouge orangé, les images éclatent, crépitent et rient sournoisement, l'âme est prise en sortilège et le corps immobilise son énergie... Les feuilles frétilent et craquent dans le noir... En quelques secondes, les derniers souffles s'estompent laissant discerner la fin d'un spectacle couleur carbone. Dans ce brouillard illusoire, en accord avec un rouge soleil tombant sur les tiges, un léger vent caresse la fin d'une saison.

« 17 Mai 199... 16h30. Alina, derrière ce rideau liquide, je rêve de toi... je te vois danser comme un rayon de soleil perçant ce terne de pluie. La musique de tes gestes cherche à embellir l'air qui t'entoure, tes membres s'épanouissent et réconcilient les pesanteurs, ils marient l'être vivant et son espace. Les ondes de ton corps caressent l'atmosphère et métamorphosent l'équilibre en un phénomène magique devant lequel je m'extasie. Je sais maintenant que ce corps qui se déhanche dans mon esprit est celui que j'attendais jusqu'ici. »